

"Oui, je suis un résistant contre la globalisation"

Autor(en): **Willa, Blaise / Botta, Mario**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations**

Band (Jahr): - **(2018)**

Heft 99

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Oui, je suis un résistant contre la globalisation »

Célébré des Etats-Unis jusqu'en Chine, où il construit une mosquée, l'architecte tessinois Mario Botta a reçu *générations* dans son fief, à Mendrisio. Rencontre.

Il a réalisé des musées, comme le fameux MOMA à San Francisco ou le Musée Tinguely à Bâle. Des cathédrales comme à Evry, des banques, des écoles, des synagogues et, actuellement, une mosquée en Mongolie. Il lui arrive d'ailleurs de partir en Chine pour revenir deux jours plus tard, ici, à Mendrisio, dans le bureau lumineux qu'il a lui-même construit dans sa ville natale. Mario Botta, 75 ans, est architecte et travaille pour une cause sacrée : la beauté. « Elle seule, dit-il, parviendra à sauver le monde. »

Le 25 mars s'ouvre à Locarno une exposition qui vous est dédiée!

Oui, elle s'intitule « Espaces sacrés ». Elle a un parcours étrange : j'ai d'abord voulu faire une exposition avec tout ce que j'avais créé qui n'était pas de l'architecture. Design, scénographies ou installations. Mais, lorsque j'ai présenté le concept, je me suis rendu compte que mes grands thèmes ne s'y retrouvaient pas. Trop anecdotique, pas assez de débat... J'ai réfléchi quinze jours, puis j'ai trouvé : mon souci principal, c'est le sacré. J'ai donc décidé de présenter une quinzaine d'œuvres sur le sacré, qu'il soit chrétien, juif ou musulman. Vous savez, je suis précisément en train de travailler sur un projet de mosquée en Chine, après avoir réalisé des églises et des synagogues à travers le monde...

Comment ont-ils réagi à Locarno ?

Franchement, j'ai été surpris de l'intérêt. Je pense qu'il est dû au fait que nous vivons dans une société moderne très fragile qui ne vit qu'au travers de la consommation. Nous, les architectes,

nous travaillons sur des valeurs différentes, primaires, liées à l'habitat, comme l'équilibre, le climat ou l'écologie, qui nous dictent une autre manière de vivre et que l'on traduit dans l'espace. Les Luna Park et autres Disneyland ne sont que pour échapper à la réalité.

Vous êtes donc une sorte de résistant ?

Oui, contre la globalisation, contre la consommation ! A Paris, à New York ou à Tokyo, le nivellement est tel qu'il n'y a plus de place pour la force de l'intervention locale. Je veux parler de l'architecture qui, lorsqu'elle s'insère dans un lieu, dans un temps précis, parle d'histoire et de mémoire. Aujourd'hui, tout va vite et tout s'oublie. On ne sait plus d'où on vient. Je lutte donc par le geste architectural, qui dessine un périmètre, définit un espace intérieur pour l'homme. Cela a un sens existentiel, sacré.

La ville, dites-vous, en est la meilleure illustration...

Oui, la ville, sédimentée par son histoire, est par excellence le lieu où l'on se sent le mieux ! Normal, car on s'y reconnaît... Quand je suis à Venise, je suis heureux : j'y retrouve une partie de ma culture, de mon histoire et je m'y reconnais comme une partie de l'humanité. L'espace sacré, c'est aussi cela. La ville, c'est la forme de vie et de l'agrégation sociale la plus évoluée, la plus intelligente et la plus belle que l'humanité ait bâtie. On a été sur la Lune, mais ce n'est pas mieux.

Comment regardez-vous ces zones urbaines sans fin qui ne

ressemblent à plus rien ? Il y en a partout !

C'est laid, c'est un désastre ! Aujourd'hui, les villes n'ont plus de centre, mais une multitude de centres. Centres administratif, sportif, religieux, commercial, il n'existe plus aucune hiérarchie, tout devient banlieue.

Comment a-t-on dérapé ainsi ?

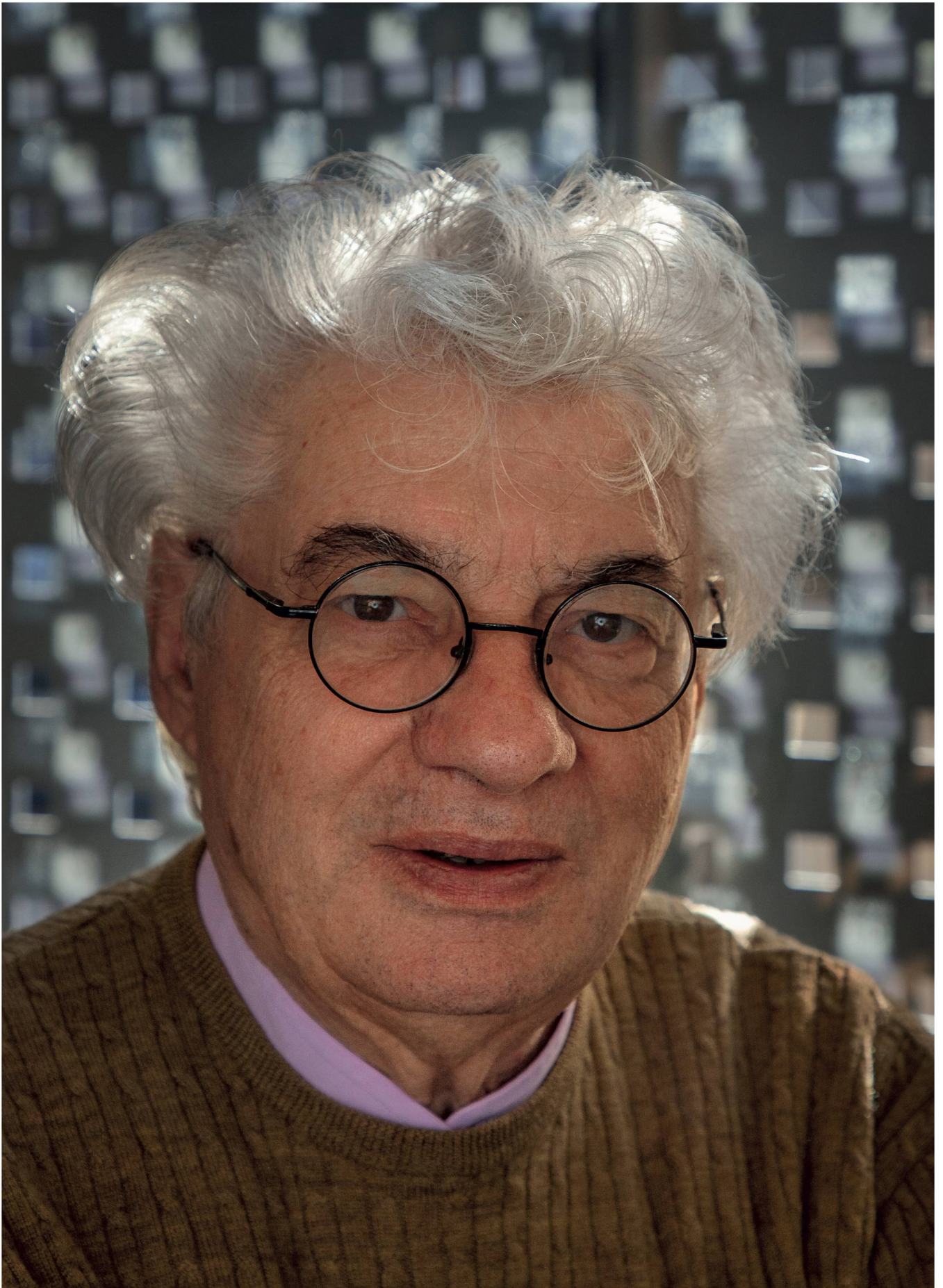
C'est la société de consommation, celle d'une économie poussée vers toujours plus d'argent, cet argent devenu mesure de toutes choses. J'ai fait le Musée de San Francisco, mais j'ai fui ! Les gens, des plus grands patrons aux plus grands industriels, me parlaient tous d'argent. C'est à désespérer...

Votre geste de résistance, est-il compris ?

Je ne sais pas, je l'espère. Mais je suis comme l'homme de lettres, le peintre ou le musicien. Ils font la même chose que moi. Seule la beauté sauvera le monde.

Nous sommes de plus en plus sur Terre. Quelle solution préconisez-vous ?

En préambule, je veux d'abord dire qu'il est impossible de vivre sans l'intégration : mes parents étaient des migrants, et nous devons apprendre à intégrer ceux qui arrivent. Si l'on n'était qu'entre Suisses, il en sortirait des monstres ! Aujourd'hui, nous sommes 7,5 milliards sur Terre et il y a encore de la place. L'agrandissement des villes, en hauteur ou non, est donc parfaitement possible. La ville trouve sa nature dans la densification. A Sienne, vous ne trouvez pas un fil d'air, et c'est >>>



Didier Ruef

«Quand je suis à Venise, je suis heureux: j'y retrouve une partie de ma culture, de mon histoire et je m'y reconnais comme une partie de l'humanité», explique l'architecte tessinois.



Mario Botta dans son bureau, à Medrisio (TI).

pourtant une des plus belles villes du monde! L'erreur qu'on fait est de construire à la manière du persil: des petits bouts partout! Or, il faut choisir: c'est bel et bien dans les villes qu'on vit le mieux, dans le bâti, mais, pour cela, il faut la dessiner. Le drame, c'est qu'on fait n'importe quoi. On vit mal aujourd'hui, car on a fait faux depuis cent ans.

Comment changer?

Rien ne changera tant que nous serons soumis à la finance. Je crois, en revanche, que la prochaine ère urbanistique sera celle de la démolition. Quand le cycle économique est fini, c'est plus facile de détruire. A San Francisco, lorsque je bâtissais le musée, un tremblement de terre a détruit l'autoroute qui barrait le paysage. Elle n'a jamais été reconstruite et les flux ont trouvé leur propre solution... La vie est plus forte que les architectes!

Vous avez aujourd'hui 75 ans, vous réfléchissez différemment qu'il y a trente ans?

Du point de vue critique, certainement. Je ne vous aurais pas fait ce discours à l'époque. Je pense que c'est la sagesse de la vieillesse. S'agissant de mon travail, je n'ai pas changé d'un pouce

depuis l'âge de 20 ans: je poursuis les mêmes buts, la beauté, l'harmonie et l'équilibre. Et on n'apprend rien au fil des années: je recommence chaque fois de zéro. Je crois qu'il faut être capable de tout savoir et de tout oublier quand on entreprend un projet.

Vous souvenez-vous de la première fois que vous avez tenu un crayon?

J'avais 6 ans et, comme enfant pré-maturé, j'étais fragile de santé dès ma naissance. Le dessin m'a aidé à représenter une réalité lointaine. J'avais aussi du plaisir à m'exprimer de cette manière, vivant parmi toutes les femmes qui m'ont accompagné, petit.

Toutes les femmes?

Oui, j'étais beaucoup à la maison, avec ma mère et ses sœurs. Mon père n'était plus là, c'était donc une demeure matriarcale. J'ai eu beaucoup de chance d'être avec elles.

Pourquoi?

Les femmes sont biologiquement plus fortes, on le ressent dès l'enfance. J'ai beaucoup de souvenirs avec elles. Mais, en grandissant, j'ai perdu ce sentiment de force et de protection que j'appréciais. C'est alors le crayon qui m'a

aidé à survivre, à me donner de l'espoir. Oui, le trait de crayon amène, en soi, de l'espoir. Encore aujourd'hui, d'ailleurs, je ne travaille pas avec l'ordinateur. Le dessin informatique est bloqué, comme un livre fermé. Le crayon donne toujours un espoir, il ne dit jamais la vérité. Je fais des centaines de croquis pour comprendre un thème; j'ai des doutes et le crayon me laisse toujours libre, contrairement à l'ordinateur qui m'enferme dans une solution.

Vos trois enfants, qui travaillent à vos côtés, ont-ils tous un crayon en main?

Ma fille aînée et mes deux fils dessinent tous à l'ordinateur, comme mes autres collaborateurs. Tous, en revanche, impriment les documents à ma demande. Je vois du reste tout ce qui sort d'ici! Vous savez, lorsque mes enfants m'ont annoncé qu'ils voulaient travailler avec moi, j'ai été très content. Mais, même moi après 50 ans d'expérience, j'ai encore de la difficulté à avoir du travail. En Suisse, pour moi, c'est dur.

Pourquoi?

Parce que c'est un pays très fermé. A Zurich, par exemple, c'est impossible pour moi de travailler. J'ai fait des bâtiments pour la Suisse, mais toujours sur

concours, comme à Bâle. Mon pays ne m'a jamais rien commandé officiellement.

Vous êtes une star de la Chine jusqu'aux USA, comment le comprenez-vous ?

«Nemo propheta in patria.»

Vous êtes amer ?

Oui. C'est plus facile de travailler en Chine qu'ici, c'est paradoxal, non? Mais je ne suis pas le seul. Jeune, j'avais sonné à l'atelier de Giacometti. C'était déjà un monstre sacré. Il m'a dit: «Mon pauvre, tu es Suisse aussi, tu devras tout faire tout seul.» Une année avant sa mort, en 1965, la Suisse ne lui avait toujours pas acheté une seule lithographie... Je sais qu'il en souffrait. Ce pays, je crois, est parfois un peu mesquin. Il calcule les intérêts au gré des amitiés et des complicités avec la bureaucratie.

Le temps passe, vous pensez parfois à votre disparition ?

Parfois, oui, et je regrette de vieillir. Je n'ai plus les ressources énergétiques pour mener un projet à long terme, comme autrefois. La vitesse à laquelle le temps passe est l'index d'une vieillesse que je n'aime pas. Quand j'étais jeune, je ne pensais jamais au temps qui passe. Aujourd'hui, tout compris, je dois calculer dix ans pour faire un bâtiment!

Vous n'allez pas plus vite qu'avant ?

Le mécanisme a changé; toutefois, en principe, je ne refuse pas de nouveaux projets.

Vraiment ?

Si, une fois, j'ai refusé un petit concours pour une caserne.

C'était idéologique ?

Oui. Je n'aime pas l'idée de faire une école pour les militaires. De toute façon, ce n'est pas l'architecte qui décide quoi faire: j'ai eu ma période de petites maisons, puis de concours, comme la Maison de la culture à Chambéry ou la Bibliothèque à Villeurbanne. Puis sont arrivés les églises, les lieux de culte, les musées, les théâtres et les bibliothèques...

Vous y voyez un cycle logique ?

Les choses arrivent lorsque vous le

méritez. Par exemple, on ne m'a jamais demandé une maison destinée à la spéculation! Le plus fou, c'est qu'on ne me demande que ce que j'ai envie de faire! C'est de l'intuition.

Faut-il parler de chance ?

Il faut aussi en payer le prix, par le travail, et le faire par intérêt. J'ai tout fait par envie, j'ai même dessiné un crayon pour Caran d'Ache ou des chaises, parce que j'avais envie de le faire. C'est ça, la règle. L'envie et le travail.

Mais tout le monde n'a pas votre talent !

Le talent vient au travers du travail, il faut le cultiver. J'ai connu des gens extraordinaires, comme mon maître Louis Kahn que j'ai vu travailler vingt heures par jour. Les grandes intelligences ont besoin de travailler beaucoup.

«J'ai tout fait par envie, j'ai même dessiné un crayon pour Caran d'Ache!»

MARIO BOTTA



Quelle sera votre œuvre ultime ?

La prochaine! Le prochain, c'est toujours le meilleur projet! Il y a une règle à respecter: à certain moment, avec votre projet, vous devez aller au chantier, il y a un agenda et vous bâtissez pour une collectivité. Mais un projet, dans le fond, n'est jamais fini. On refait toujours le même travail, on est toujours sur la même idée d'espace que générera la lumière.

C'est votre credo, non ? Tout repose sur la lumière ?

Sans lumière, tout disparaît. Il n'y a plus d'espace. Au-delà de la lumière, il y a alors la gravité, la structure statique, la géométrie, les matériaux.

C'est important, les matériaux ?

Aujourd'hui, de plus en plus, on propose à l'architecte des faux matériaux,

comme des faux bois ou des fausses pierres. Je refuse toujours. Le marché valorise partout la façon plus économique et la plus rapide. On veut nous enlever toute la complexité du processus! Et c'est dur de résister, je comprends les jeunes...

C'est moins beau ?

Regardez les architectures modernes, elles sont comme des cartons, des affiches. Vous ne ressentez pas la profondeur, c'est comme si c'était vrai, mais ce n'est pas vrai. Le but est de ressembler à l'image. Alors qu'il faut que ce soit l'inverse: la forme est le résultat du processus pendant la croissance des forces physiques! C'est comme une fleur: sa forme est donnée par les forces de gravité et les forces centrifuges qui s'exercent pendant la croissance. A la fin, il y a une fleur. L'architecture est un peu comme cela. Ce sont les forces économiques, intellectuelles, géographiques et physiques qui donnent l'image finale. Le problème, c'est que, aujourd'hui, on achète des images! Regardez: tout y est superficiel, à la mode, les maquettes ont toujours des jolies filles sous le soleil d'été! C'est curieux, il n'y a jamais de pluie ou de personnes âgées...

Vous diriez quoi à un jeune qui veut se lancer ?

C'est le plus beau métier du monde, le plus complexe et le plus esthétique. Mais c'est aussi un métier à vivre comme une passion. Sinon, c'est un enfer! Mieux vaut alors devenir promoteur...

Derrière tout grand homme, il y a une grande femme. Vous devez beaucoup à votre épouse ?

Je n'aurais pas réussi sans elle. Je suis un peu monomaniac, vous savez, je travaillerais chez moi tous les jours si elle n'était pas là pour me pousser. Elle m'aide à trouver les moments pour les amitiés ou les sorties. Elle s'est aussi occupée des enfants quand je n'étais pas là... En fait, elle connaît tout et mieux que moi. Est-elle critique? Si un vague consensus me concernant existe parfois à l'extérieur, à la maison, c'est plus dur... (sourire).

PROPOS RECUEILLIS PAR BLAISE WILLA

Mario Botta, exposition «Spazio Sacro Architettura», Pinacoteca Comunale Casa Rusca, Locarno